



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE — 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7^e — 551 34-14

RÉFLEXIONS SUR UN ANNIVERSAIRE



« Puisque les guerres prennent naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix. » Cette phrase célèbre du Premier ministre de Grande-Bretagne Clément Attlee, incorporée dans l'acte constitutif de l'Unesco, exprime bien l'idée qui a servi de base à cette institution, dont on a célébré récemment le vingt-cinquième anniversaire.

Il nous a semblé que c'était l'occasion d'en savoir un peu plus long sur elle, car il faut bien avouer que la plupart d'entre nous ne la connaissent guère que de l'extérieur. Aussi sommes-nous allés interroger notre camarade Suzanne Hugounenq, qui travaille à l'Unesco depuis vingt-cinq ans. On trouvera plus loin les détails de son interview sous la rubrique : « Les déportées à l'œuvre ».

Cet anniversaire a lieu, paradoxalement au moment où l'éducation et la culture sont en pleine crise. Par une ironie du destin, tandis que l'Unesco s'efforçait d'élever les nations sous-développées au niveau des autres, s'insinuait dans les pays nantis le mépris de cette culture dont on attendait justement la solidarité intellectuelle et morale indispensable à la paix. Le président de la République dans son discours, s'est demandé si certaines formes de contestation « n'impliquent pas obscurément la tentation de la barbarie ». Cette fois, les Barbares ne viendraient pas de l'extérieur, mais naîtraient « au cœur même de nos sociétés pour les détruire de l'intérieur ».

Tout se passe, en effet comme si, par désir effréné de nouveauté ou par désespoir de ne pouvoir apporter une pierre de choix à l'édifice, on

(Suite page 4)

*Jamais chef de guerre
N'eut tant de créance sur ses soldats
Parlant à eux
Il les appelait du nom de « Compagnons »
(Montaigne « Les Essais », livre II. 34).*

En suivant le boulevard de Latour-Maubourg où s'élevait autrefois une rangée de baraquements en bois datant de la guerre 1914-1918, on découvre maintenant, restauré dans sa beauté première, un long bâtiment précédé de fossés formant fortification à la Vauban.

Cette annexe de l'Hôtel des Invalides nommée annexe Robert de Cotte (élève et beau-frère de Mansart) est décrite dans les ouvrages de l'époque sous le terme de « bâtiment neuf ». Construite sur l'ordre de Louis XIV, cette annexe devait abriter les officiers « avancés en grade » trop étroitement logés en chambre commune dans l'Hôtel.

Le monarque donnait ainsi aux officiers supérieurs « les preuves de son affection et de sa tendresse ».

Achevé de 1747 à 1750, le nouveau bâtiment n'est composé que d'un rez-de-chaussée surmonté de mansardes. « A la tête de ce corps de logis et dans la largeur du côté du jardin de l'Intendant se trouvaient les magasins des cuirs et les salles destinées à l'exercice des trompettes ».

Toute cette partie de bâtiment est « de suite » sans aucune interruption. L'œu-

vre de restauration entreprise depuis quelques années est magnifique.

C'est ici que s'est installée, en décembre 1967, la Grande Chancellerie de l'ordre de la Libération et son Musée.

Il était bien que ce musée trouve une sorte d'éternité à l'ombre du dôme des Invalides. Il est bien aussi qu'au moment même où la France célèbre le premier anniversaire de la mort du général de Gaulle sa mémoire soit évoquée dans ces lieux, parmi ces hommes dont il était le chef — parmi ces Compagnons sur qui plane maintenant son souvenir.

Organisé par l'Ordre de la Libération dont M. Hettier de Boislambert est actuellement le Grand Chancelier, l'exposition de Gaulle a présenté une partie biographique, une exposition philatélique, un film : « En ce temps-là de Gaulle ». Elle sera malheureusement terminée au moment où paraîtra ce bulletin, mais les éléments qui la composent, sauf la philatélie et quelques documents prêtés, resteront la propriété du musée.

Dans les vitrines, un ensemble de pièces illustre la vie et l'action de Charles de Gaulle. Quelques objets plus personnels nous permettent de le suivre jusqu'à ses derniers moments.

Quelle présence parmi ces souvenirs, ces portraits ! L'histoire est là, sous nos yeux, cruellement actuelle, pleine de gloire et de douleur :

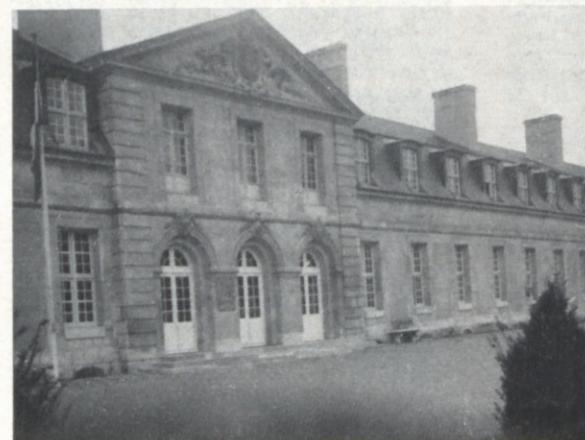
— **Le manuscrit de l'appel du 18 juin**
et la proclamation qui a été placardée sur tous les murs de Londres en juillet 1940.

— **L'original de la lettre**
adressée au maréchal Pétain le 26 juin :

« Monsieur le Maréchal,
par les ondes, au-dessus de la mer, c'est un soldat français qui va vous parler.

» Hier, j'ai entendu votre voix que je connais bien, et j'ai écouté ce que vous disiez aux Français pour justifier ce que vous avez fait.

» Vous avez d'abord dépeint l'infériorité militaire qui a causé notre défaite. Puis, vous avez dit qu'en présence d'une situation jugée désespérée vous aviez pris



42 P4616

Du 16 novembre 1940 au 23 janvier 1946, mille cinquante neuf croix sont attribuées : « nous vous reconnaissions comme Compagnons pour la Libération de la France dans l'honneur et par la victoire ».

Trois villes : Paris - Nantes - Grenoble.

Un village : Vassieux-en-Vercors.

Une île : Sein.

Dix-huit unités d'élite, terre, mer, air, portent à leur drapeau le ruban de l'Ordre de la Libération.

Mille trente-six combattants réguliers clandestins deviennent Compagnons — Cinq cent quarante-cinq d'entre eux vivent encore — trois cent vingt-deux ont été tués au combat ou en service commandé — deux cent trente-huit ont été nommés à titre posthume.

Six femmes : Berthe Albrecht, Laure Diebold, Emilienne Evrard-Moreau, Marie Hackin, Marie-Louise Henri et Simone Michel-Lévy. Toutes sont mortes.

Le musée de l'Ordre réunit des milliers d'objets, rassemble des documents et des souvenirs qui concernent l'action des Compagnons, des Médaillés de la Résistance et des patriotes qui ont pris une part active à la Libération de la patrie dans les rangs de la France libre. Des milliers d'objets ont été réunis grâce au dévouement, à la patience, à la ferveur aussi de Mme Hettier de Boislambert, disparue tragiquement le 15 mai 1970.

Jouer un rôle historique, constituer des archives est la vocation du Musée. Documents rares, reliques, ont un double but : faire revivre les grandes étapes de la Résistance mais aussi apprendre aux jeunes que d'autres sont morts en luttant contre la barbarie. Ces buts sont atteints dès maintenant : des étudiants viennent chercher ici les éléments d'une thèse, des écoles demandent une autorisation de visite — écrivent ensuite pour dire leur émotion, leur reconnaissance.

... Fanions brûlés au feu des batailles, tracts clandestins, postes émetteurs, sable de Bir-Hakeim, défroques pitoyables des camps de déportés, insignes, drapeaux pris à l'ennemi, uniformes, trophées de guerre conquis au fil de cinq années de durs combats, photos, documents, retracent jour après jour l'histoire d'hommes qui ont spontanément refusé la défaite et livré leur combat pour la liberté de la France.

Mais ce qui reste avant tout la vocation même de l'Ordre c'est le premier Mémorial créé, celui des Compagnons morts au combat : Compagnons ayant atteint les grades les plus élevés, occupés les plus hautes fonctions, soldats, résistants obscurs, tous sont égaux ici, il n'y a pas de hiérarchie dans l'Ordre.

Dans la perspective d'une admirable galerie les vitrines se succèdent comme autant de haltes d'un long chemin de croix. Chaque vitrine porte un nom — groupe les plus précieux souvenirs. Ces objets témoins de vies si diverses sacrifiées au même idéal ont un langage. Ici l'esprit survit au temps.

Il survit sous des formes diverses. Avant d'évoquer quelques-uns de ces « combattants de l'ombre » parmi les plus humbles et ceci simplement parce que peu d'entre nous les connaissent, je voudrais parler du Service social de l'Ordre de la Libération qui, depuis sa fondation, n'a cessé de soutenir les familles de ses Compagnons morts.

Ascendants, combattants, veuves, orphelins sont sûrs de trouver ici l'aide qui leur est nécessaire. Pour les ascendantes et les veuves, cette aide peut être régulière ou exceptionnelle. Certains ascendantes dont la vieillesse est particulièrement difficile bénéficient d'une pension

INAUGURATION D'UNE PLAQUE A LA MÉMOIRE DES RÉSISTANTS

Le samedi 16 octobre a été inaugurée dans la galerie nord de l'Hôtel des Invalides, une plaque en marbre portant la mention qu'on peut lire ci-contre.

Cette cérémonie officielle que présidait le ministre d'Etat chargé de la Défense nationale a commencé par une messe dite « ecclésiastique » où se trouvaient présents, près de l'autel, un pasteur, un prêtre orthodoxe et un rabbin, qui prirent tour à tour la parole à la fin du service religieux.

Le Père Riquet, qui a prononcé l'homélie, a commenté l'Évangile selon Saint-Matthieu : « Quiconque abandonne maison, femme, frères, parents ou enfants à cause de moi et de l'Évangile, recevra cent fois plus en ce temps-ci et dans le siècle à venir la Vie éternelle ».

Nous, les survivantes de la Résistance qui avions tout quitté, étions fières d'être à l'honneur dans cette église qui glorifie tous les héros qui ont lutté pour la patrie. Mais il nous a rappelé que la cause pour laquelle nous avions combattu : « la liberté, la justice et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » ne triomphera pas encore partout dans le monde et qu'il nous faut continuer à être vigilants.

Puis dans cette belle cour des Invalides que balayait un vent glacial, nous étions une fois de plus au coude à coude, pour écouter le très beau discours qu'à prononcé M. Michel Debré.

à vie. Les Compagnons secourus sont peu nombreux : pensions militaires, situations retrouvées leur permettent de subsister, mais parmi eux, cependant, il faut mentionner quelques Compagnons noirs d'Afrique.

Pour les orphelins, l'aide devient moins pressante, mais pendant vingt-cinq ans et maintenant encore, des dons ont été accordés. Quand une bourse est refusée par l'Education nationale, le service social de l'Ordre se substitue à l'Etat et verse à l'étudiant les sommes nécessaires à la poursuite de ses études.

Mais ce n'est pas seulement matériellement que les Compagnons se préoccupent des familles de leurs camarades disparus : rencontres, repas en commun et surtout un esprit fraternel impossible à décrire mais qui frappe ceux qui pénètrent dans le groupe, font de cette maison de l'Ordre de la Libération une sorte de foyer où tous se sentent entourés et compris.

Parfois le Grand Chancelier demande à l'assistante sociale de partir pour la province : famille dont on n'a pas de nouvelles, Compagnon disparu dont, seul, le nom figure sur les listes. C'est ainsi que, au cœur du Morbihan, dans une modeste ferme, Mme Joly retrouve la trace d'un Compagnon de quatorze ans mort sous la torture.

Dans un prochain article, nous parlerons de quelques-uns de ces « combattants de l'ombre » que peu d'entre nous connaissent.

Gabrielle FERRIERES.

Le musée est ouvert du lundi au vendredi, de 13 h 45 à 17 h. Prix d'entrée : 3 francs.



À LA MÉMOIRE
DES MEMBRES DES RÉSEAUX ACTION
ÉVASION ET RENSEIGNEMENT
DE LA FRANCE COMBATTANTE
DES MOUVEMENTS DE LA RÉSISTANCE
INTÉRIEURE FRANÇAISE ET DES
FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR
MORTS POUR LA FRANCE

Il a commencé en citant la pensée de Pascal : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorer ». Le souvenir du sacrifice suprême de ces hommes et de ces femmes que l'on honore en ce jour authentifie l'histoire de la Résistance intérieure.

Mais, dit-il, « nul ne pourra jamais parfaitement retracer cette histoire multiple et secrète, faite d'actions individuelles liées les unes aux autres par le fil mystérieux qui tissait, au gré des courages et aussi des occasions, l'esprit de l'honneur, le refus de la servitude et la volonté de revanche ».

Trois mots clé pour décrire la Résistance : solitude, espoir, angoisse.

La solitude du Résistant souvent corrigée par la fraternité, tant dans l'action que dans le camp, l'espérance à la fois « chaleureux et vaillant », et l'angoisse des jours et des nuits qui « parfois pouvait s'éloigner, et à d'autres était à ce point présente qu'il fallait la prière ou le feu de l'action pour l'écartier ».

En l'écoutant, chacune de nous revivait le processus des événements qui l'avaient fait s'engager dans la lutte ; des visages alors familiers et à jamais disparus réappaissaient avec précision.

Le ministre eut alors ces mots très consolants : « Ils sont dans nos coeurs, épurés des défauts de la vie quotidienne, élevés loin du commun par les épreuves dernières qui les distinguent à jamais de ceux qui ont gardé la vie et la liberté ».

Cette plaque qu'on inaugure voisine avec de nombreuses autres qui rappellent d'autres événements pénibles et glorieux dont notre histoire nationale est riche. Il nous est bon de savoir qu'elle est là.

Ce souvenir qu'elle évoque pour nous est émouvant, mais, « si nous voulons qu'à défaut de l'émotion, qui s'en ira avec nous-mêmes, notre pitié soit comprise et partagée avec ceux qui suivront, sachons respecter le culte de tous les Français morts pour la grande cause nationale ».

Les Français libres, les Résistants, sont dans la tradition des combattants de la Première Guerre mondiale, comme dans les temps anciens les volontaires de la patrie en danger ou les compagnons de Jeanne d'Arc.

Veillons à ce que tous ces sacrifices et souffrances volontaires, d'un passé proche ou lointain, ne tombent pas dans l'indifférence.

« La plus grande faute qu'une génération puisse commettre dans l'enseignement qu'elle doit aux générations qui la suivent, est de leur laisser croire qu'elle est indifférente. »

Paulette CHARPENTIER

La Béatification du Père Kolbe

Le 17 octobre dernier, l'Eglise catholique a proposé solennellement en exemple la vie et la mort d'un déporté. Après une longue et minutieuse enquête et l'audition de 157 témoins, le Père Maximilien Kolbe a été déclaré « bienheureux », ce qui veut dire « digne de l'admiration, citoyen du Ciel, frère et ami plus que jamais nôtre, et membre de la Commission des Saints » (Homélie de Paul VI).

Ainsi, l'un d'entre nous, un frère tondu, rayé, humilié, misérable, entre pour la première fois dans cette longue théorie des martyrs, des confesseurs, des docteurs que vénère officiellement l'Eglise. Comment n'en serions-nous pas profondément touchées ?

Nous le sommes davantage encore — quelles que soient nos convictions spirituelles — en découvrant ce qu'a été notre camarade, aujourd'hui le bienheureux Maximilien. Fils de pauvres tisserands polonais, il devient un très humble frère franciscain parce qu'il a découvert que « Dieu est amour ».

Professeur, puis journaliste, créant et dirigeant un ensemble de journaux et de revues qui tirent à des centaines de milliers d'exemplaires en Pologne et au Japon, le Père Kolbe devient de plus en plus simple, tendre et bon, à mesure que se développent ses entreprises. Il y a dans toute son histoire l'accent des Fioretto de son père Saint-François.

Quand la Pologne est occupée, il est très vite arrêté une première fois, puis relâché. Le 17 février 1941, la Gestapo s'empare définitivement de lui. Après quelques mois dans la terrible prison de Pawiak, à Varsovie, il est envoyé à Auschwitz, probablement vers la fin de mai. Tout ce qu'on sait de sa captivité converge en un même témoignage : le cœur du Père Maximilien surabonde d'amour. Il cède sa ration en disant simplement : « Vous avez plus faim que moi ». La nuit, ses camarades se traînent jusqu'à son grabat pour se confesser à lui ou se faire consoler ; l'un d'eux raconte : « Il me serrait sur son cœur comme une mère son enfant ». Le Père Maximilien est alors très malade : il a reçu cinquante coups de schlague après avoir été persécuté dans un terrible kommando par le S.S. Knott surnommé le « sanglant ». Quand un infirmier, apitoyé, lui apporte un peu de thé — faveur exceptionnelle au « revier » d'Auschwitz — il refuse « parce que les autres n'en ont pas ».

Dans l'âme douce et ardente du Père Kolbe il n'y a pas un ressentiment, pas une amertume. Déjà son patriotisme fervent et douloureusement éprouvé au moment de l'invasion de la Pologne n'avait jamais connu la haine de l'ennemi. Mais dans le monde concentrationnaire, quand non pas nous seulement, mais notre frère est torturé, quand les petits enfants eux-mêmes sont assassinés, faut-il encore pardonner ? Il le faut. Le disciple du Christ n'a pas d'autre modèle que Celui qui a sur la Croix demandé le pardon pour ses bourreaux, pour tous les bourreaux.

Encore un peu de temps, et Maximilien aura fini de mériter sa propre mort. Elle ne nous surprend pas si elle nous émerveille ; portée par toute sa vie, elle s'épanouit dans l'acte de la plus bouleversante charité ! A la fin du mois de juillet, dans le block 14, un déporté a disparu. Le chef de camp, Fritsch, après une longue journée d'attente, de « pose », décide, à l'appel du soir, que puisque

« Seul l'amour crée »
Père Maximilien Kolbe



l'évadé n'a pas été retrouvé, dix détenus mourront à sa place dans le bunker de la faim. Et la sélection commence. L'un des condamnés se lamente quand des S.S. le font sortir des rangs : « Ma femme, mes enfants ». Alors un homme s'avance tandis que hurle le Lagerführer : « Que veut ce cochon de Polonais ? » « Mourir à la place d'un condamné ». C'est le Père Kolbe, très calme, presque souriant. Stupéfait. Un détenu ose discuter avec un chef de S.S., et celui-ci lui demande : « Pourquoi ? » Le Père ne cherche pas à le braver mais à lui donner un argument à sa portée : « Je suis vieux et malade, ma vie ne servira plus beaucoup ». « Et pour qui veux-tu mourir ? » « Pour celui-ci, il a une femme et des enfants ».

Les plus proches des déportés entendent l'inoubliable dialogue, et parmi eux, celui que le Père veut sauver, Francizek Gajowniczek qui témoignera plus tard à Rome, après avoir en effet retrouvé sa femme. (Ses enfants sont morts pendant le soulèvement de Varsovie.) Mais la foule des bagnards ne comprend rien, si ce n'est que Fritsch parle avec un détenu et que c'est la première fois.

Et c'est aussi la première fois que le Lagerführer va poser à l'un de ces misérables, dont aucun n'existe pour lui comme un homme, la question, celle de son identité véritable : « Qui es-tu ? » La réponse vient, très ferme : « Prêtre catholique ».

Il y a alors un long silence. Que comprend Fritsch ? Mais comment ne pas penser que pendant ces quelques minutes où l'un et l'autre se sont tus, le criminel et le saint, le bourreau et la victime se sont mystérieusement rejoints. « Va avec les autres », dit enfin Fritsch, qui ne hurlera plus ensuite tandis que les condamnés se dirigent vers le block de la faim.

C'est fait. Le matricole 5659 est sauvé, rayé de la liste, remplacé par le matricole 16670. C'est l'amour qui a gagné. Il reste au Père Maximilien à vivre jusqu'au bout le terrible sacrifice. Nus, les condamnés sont poussés à coup de crosse dans les cellules glacées et sombres où ils seront privés de manger et de boire jusqu'à leur mort. Le témoignage d'un détenu, chargé d'enlever chaque jour les cadavres, a permis de savoir un peu ce qu'a été leur agonie.

RÉFLEXIONS SUR UN ANNIVERSAIRE

(Suite et fin)

préférail le jeter à bas. On veut croire que ce n'est pas le but des intellectuels et des artistes qui portent à notre culture les coups les plus violents, mais c'est bien ce qui risque d'arriver s'ils rejettent en bloc les richesses acquises.

Comment leur faire comprendre qu'il est plus facile de se livrer à la mise en pièce d'un chef-d'œuvre que d'écrire le chef-d'œuvre, que la « non-peinture » est à la portée de tout le monde, que la virtuosité verbale et le bruit ne remplacent pas le talent et que le talent lui-même est peu de chose si l'on n'a rien à dire ? Comment leur montrer que la culture n'est pas la mort, qu'elle est au contraire, selon le mot d'André Malraux, « ce qui dans la mort est tout de même la vie » ?

Pourquoi voir la culture sous les traits d'Andromède liée à son rocher ? Elle n'est jamais restée statique, sinon nous en serions encore aux chansons de geste. Il y a eu assez de grands écrivains et de grands artistes pour lui faire faire du chemin, et dans des directions assez diverses, pour qu'on n'ait pas à craindre de la voir se paralyser.

Devant si peu de grandes créations et tant de minables tentatives de destruction d'œuvres anciennes, qui n'ont nullement besoin d'être « dépoussiérées », surtout d'une main aussi lourde, on s'interroge : crise de croissance, confusion inévitable en période de mutation ou décadence ? « Civilisations, nous savons maintenant que vous êtes mortelles ! » s'écriait Paul Valéry, né il y a un siècle — autre anniversaire. Souhaitons que la nôtre n'en apporte pas trop tôt la confirmation.

J. RAMEIL.

De la cellule du Père Kolbe montent des prières et des chants qui sont repris par les cellules voisines. Quand les S.S. ouvrent la porte, certains des prisonniers supplient d'avoir un peu d'eau. Lui reste serein, ne se plaint pas, ne demande rien. Les S.S. eux-mêmes sont stupéfaits. Au bout de quinze jours, il y a encore quatre survivants. Seul le Père est encore conscient. On les achève avec une piqûre d'acide phénique parce que la cellule doit servir à d'autres. C'est le 14 août 1941, la veille de l'Assomption de la Vierge, pour laquelle le Père Maximilien a toujours eu une très tendre ferveur. Et ce sera désormais le jour de sa fête dans le calendrier des Saints.

Geneviève ANTHONIOZ

Une de nos camarades, écrivain bien connu, Maria Winowska, vient de faire paraître une très intéressante et très émouvante vie du Père Maximilien. J'y ai beaucoup puisé pour cet article. C'est *Le Secret-Maximilien Kolbe*, aux Editions Saint-Paul. Ce livre vient d'être acquis par la bibliothèque de l'A.D.I.R.

LES ANCIENNES DÉPORTÉES A L'ŒUVRE A l'Unesco

Suzanne Hugounenq travaille depuis 25 ans à l'Unesco. Elle appartenait au réseau Comète. Après son arrestation et un séjour à Fresnes, elle fit partie du grand convoi des 27.000 qui s'embarqua en janvier 1944 pour Ravensbrück. Elle revint dans le convoi de Françaises qui furent libérées par la Suisse en avril 1945.

— Comment et pourquoi es-tu entrée à l'Unesco, Suzanne ?

— J'ai eu la chance d'être invitée, en février 1945, à entrer au Secrétariat des Nations-Unies, dont le siège, provisoirement à Londres, devait émigrer par la suite à New York. C'était pour moi, quelques mois seulement après mon retour de déportation, une expérience à tenter, une coupure avec la vie passée et une possibilité de me lancer dans le futur. J'ai eu la chance, comme première tâche, d'être attachée au secrétariat chargé, sous l'égide du Pr René Cassin, de préparer la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, qui devait être adoptée à Paris en décembre 1948.

» Je suis restée aux Etats-Unis jusqu'en mai 1948, date à laquelle je suis revenue en congé à Paris, et brusquement ma vie a pris une toute autre direction puisque je me suis mariée. Il devenait alors impossible pour moi de retourner aux Etats-Unis, et c'est alors qu'on me proposa de faire pour l'Unesco un travail de documentation analogue à celui dont j'avais été chargée au Secrétariat des Nations-Unies. »

— Tu n'as pas regretté les Nations-Unies ?

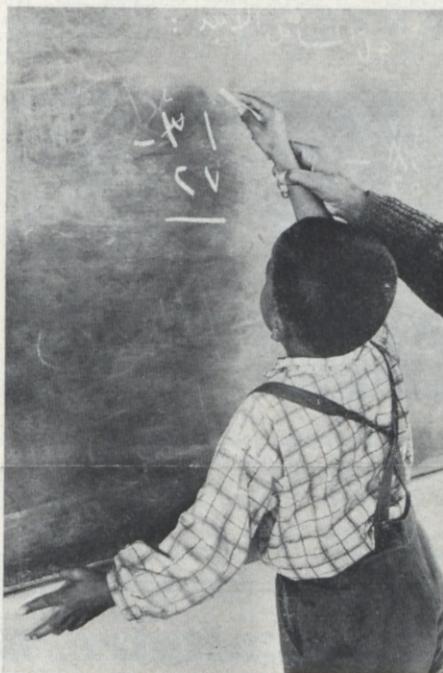
— Si, mais heureusement je retrouvais au secrétariat de l'Unesco l'ambiance internationale que j'appréciais et qui m'était familière, ambiance qui, d'ailleurs, n'était pas sans me rappeler les contacts que nous avions au camp entre détenues de tous pays, alors que, malgré les difficultés linguistiques, des liens de profonde amitié s'établissaient.

— Pourquoi les buts de l'Unesco avaient-ils un attrait pour toi ?

— L'Unesco est une organisation qui se propose de contribuer à la paix dans le monde en suscitant une compréhension entre les peuples par l'intermédiaire de l'éducation et de la culture, en essayant d'atteindre l'homme dans sa nature profonde et dans son esprit même. Après tant de misères et de déchêances systématiquement provoquées, il me semblait indispensable d'unir tous les efforts à l'échelon mondial pour donner corps à cette aspiration.

— Comment, en fait, le mécanisme se met-il en marche ? Je veux dire comment le besoin particulier d'un pays est-il découvert et rapporté à l'Unesco.

— Par exemple, un Etat membre qui ne dispose pas ou insuffisamment de moyens d'information pour ses cadres, ce qui nuit gravement à son développement économique, désire créer soit une université, soit un institut de technologie ou tout autre école spécialisée, fait appel à l'Unesco et demande qu'une aide de cette nature soit prévue au prochain programme biennal. La proposition, si elle se révèle justifiée par un rapport d'experts, est alors proposée à l'approbation des 125 Etats membres, réunis en conférence générale, et approuvée (avec ses implications financières) ou rejetée.



» Le secrétariat de l'Unesco est aussi à même de conseiller les Etats membres dans les options qu'ils doivent prendre pour faire face à leurs nécessités les plus urgentes. »

— Quels sont les buts pratiques que l'Unesco se propose et qu'a-t-il réalisé jusqu'à ce jour ?

— Evidemment le premier pas vers l'éducation est d'apprendre à lire. Pour cela, il faut former des enseignants et prévoir des locaux. Ce n'est que par l'éducation que les pays pauvres pourront atteindre un développement qui leur permettra d'entrer dans la compétition économique internationale et d'atteindre un niveau de vie qui confirmera leur indépendance. L'Unesco considère que les hommes sont plus importants pour un pays que ses ressources.

— Où s'établit la frontière entre un pays développé et un pays en voie de développement ?

— C'est surtout le degré de développement scientifique et technique qui distingue les deux sortes de pays, ainsi que la possibilité d'assimiler les techniques nouvelles et de les adapter au fur et à mesure que les circonstances l'exigent. La science est en perpétuel devenir, et l'Unesco veille à ce que les techniciens disposent de moyens de perfectionnement en leur donnant la possibilité d'étudier à l'étranger.

— N'y a-t-il pas un danger que l'éducation culturelle ou artistique de l'individu soit un peu sacrifiée au développement scientifique et technique ?

— Non, car l'Unesco a encouragé l'enseignement des arts par la publication, la diffusion et l'exposition d'œuvres d'art, en reproductions et en diapositives, et par la traduction d'ouvrages littéraires classiques en d'autres langues. L'organisation a entrepris un grand programme de recherches sur l'appréciation mutuelle des cultures et des civilisations. D'autre

part, la protection de l'héritage artistique est très encouragée, et les pays qui en font la demande peuvent recevoir conseil et assistance.

— Le danger n'existe-t-il pas, alors, qu'avec justement tous ces moyens de communication écrits ou oraux, télévision, radio, communications spatiales, on arrive à une uniformité dans le monde et à l'abandon total de l'individualité ?

— C'est bien ce que l'Unesco veut à tout prix éviter. Si l'on s'efforce d'établir une interénétration des civilisations, une connaissance et une compréhension entre les peuples, et cela, soit par les moyens de communication dont tu viens de parler, mais aussi par des échanges humains, par exemple les « entreprises associées de la jeunesse » patronnées par l'Unesco dans les différentes régions du monde, les chantiers internationaux de volontaires, etc., on recherche avant tout à donner à chaque peuple conscience de sa propre dignité, en somme à le révéler à lui-même pour qu'il s'épanouisse.

— C'est en effet le rôle de tout éducateur d'amener un être humain de l'enfance à l'âge adulte. Considères-tu que l'Unesco a accompli cette tâche dans un ou plusieurs pays ?

— Répondre affirmativement serait peut-être un peu simpliste. En effet, étant donné le développement industriel et technique, le monde est en mouvement constant, appelons-le progrès si tu veux, et, de même qu'un adulte, n'est jamais « instruit ». D'où la nécessité des recyclages. Un pays, même s'il a atteint sa maturité, aura toujours besoin d'apprendre davantage.

— Le rôle de l'Unesco n'est pas seulement de penser à l'avenir. Nous savons que l'organisation est soucieuse aussi de préserver le passé. Qu'a-t-elle accompli dans ce domaine ?

— La préservation du patrimoine culturel mondial est en effet un de ses principaux soucis. La sauvegarde d'Abou Simbel, en Nubie, a été un succès complet, et l'on espère qu'il en sera de même pour les temples de l'île de Philae. Venise a jeté un cri d'alarme, Angkor est menacé. Lors des inondations de 1966, Florence a été durement éprouvée. L'œuvre de restauration a pris plusieurs années, mais elle est maintenant presque achevée. En même temps, des techniques nouvelles pour préserver et restaurer les œuvres d'art ont été découvertes dont l'utilisation permettra d'éviter des pertes semblables si de pareilles catastrophes se reproduisent ailleurs.

— Pour fermer la boucle de cet interview, éclairée par tout ce que tu nous as dit, je reviens à toi-même et à ton rôle dans cette vaste organisation.

— Ma fonction au secrétariat se situe aux archives, centre où sont déposées aussi bien les accords culturels internationaux et leurs ratifications par les Etats membres que l'ensemble de ce qu'a publié l'organisation depuis 1946. Il est ainsi possible de donner connaissance à des lecteurs : professeurs, étudiants, chercheurs, économistes en provenance de tous pays, des études publiées par l'Unesco sur son programme et leur bilan, des études faites par des experts dans le monde entier, les rapports et en

(suite page 8)

Le Dr Marie Guerlain "Marianne"

C'est dans les couloirs de Fresnes que j'ai retrouvé, en 1943, le Dr Guerlain qui n'était pas encore pour moi Marianne, mais la vieille amie de ma famille. Sa présence évoquait des heures ensoleillées et le souvenir des étés provençaux. Elle personnalisait surtout le courage, la maîtrise de soi dont elle avait eu l'occasion déjà de faire preuve.

Dès la guerre de 1914, elle est infirmière bénévole de la Croix-Rouge, abouit dans un hôpital de contagieux, et on lui décerne, en 1919, la médaille d'argent des épidémies. Ayant charge de famille, elle veut continuer dans la voie que les événements et sa propre vocation lui tracent. Elle passe son baccalauréat, fait des études de médecine, devient externe des hôpitaux. Ce choix, étant donné l'environnement, témoigne d'une énergie peu commune et qui a le mérite d'être continue.

Elle se spécialise dans les recherches de chimie biologique, et la Deuxième Guerre mondiale la trouve dans le service du Dr Abram.

Il n'était pas pensable que sous l'occupation elle ne prenne pas parti. Aussi, quand l'occasion s'en présente, elle entre en contact avec Défense de la France, travaille pour le réseau et se fait arrêter au printemps de 1943.

Arrivée à Ravensbrück, elle ne signale pas sa qualité de médecin et fait avec nous les plus durs travaux. Pour insubordination caractérisée, elle est envoyée au Strafblock et part ensuite en convoi pour Reschling. Cinq semaines plus tard, elle revient et échoue au Jugendlager. Elle est épaisse, couverte d'avitaminose, de furonculose, échappe grâce à une Polonoise, à l'enfer du camp de jeunesse et est rapatriée par la Suisse en avril 1945.

Elle n'attend pas d'être tout à fait remise et s'engage en juin comme médecin militaire. Elle part pour l'Allemagne, arrive dans la zone anglaise où elle s'occupe des Alsaciens-Lorrains. C'est là qu'on lui remet la Croix de Guerre.

Rentrée à Paris, elle demande à partir pour l'Indochine. Elle est grièvement blessée, et le général Navarre la fait chevalier de la Légion d'Honneur sur son lit d'hôpital, le 23 juillet 1948. Elle ne veut néanmoins pas quitter son poste et souscrit un nouvel engagement. Elle reste ainsi plus de quatre ans en Indochine.

A son retour en France, en août 1950, elle revient à la vie civile et s'installe à Beni Mellal. Elle parle arabe et se consacre à la colonie française, bien sûr, mais surtout aux Marocaines, heureuses de trouver une femme plutôt qu'un homme pour les soigner.

Son âge et sa santé l'obligent à rentrer à Paris après dix-huit ans de constant dévouement.

Que dire d'elle après ce survol d'une vie si riche et si pleine ? Elle avait un regard qu'on ne peut oublier, tellement chargé d'interrogation, d'inquiétude aussi, comme si ce qu'elle apportait aux autres lui semblait insuffisant. De soudains éclairs de gaieté trahissaient son attachement à la vie et une certaine ironie qu'elle avait su dégager de toute amer-tume. Car elle était tout cela, je crois, Marianne, un don et une pudeur, une générosité et une anxiété, un être en quête d'absolu, qui cherche inlassablement...

Qu'elle soit enfin dans la paix !

Jacqueline SOUCHERE

L'Exposition Françoise Salmon

A la fin d'octobre, la mairie de la Courneuve présentait des œuvres de notre camarade Françoise Salmon.

Vous vous souvenez sans doute des sculptures qu'elle a bien voulu nous prêter pour notre exposition et qui témoignent d'un beau tempérament d'artiste.



En découvrant les bustes et les compositions qui jalonnent sa vie, on voit ce tempérament s'affirmer dans la rigueur d'un métier difficile.

Sacrifiant tantôt au goût des courbes qui lui permettent de traduire la douceur

d'une maternité et le charme d'un jeune visage, tantôt aux lignes aiguës qui accusent le mouvement de ses sportifs, Françoise Salmon domine son modèle avec le calme de ceux qui ont le sens profond de la matière et la compréhension spontanée des formes et de leur signification.

Que ce soit en bronze, en plâtre ou en bois, elle s'exprime avec conviction et sans littérature.

Ses portraits — et j'ai beaucoup aimé une tête d'homme et une jeune Isabelle — sont sensibles et véridiques. Ses nageurs ont du dynamisme et de l'élan, et ses médailles elles-mêmes obéissent au même besoin d'architecture qui transparaît dans toutes ses études.

Mais j'ai surtout retrouvé, auprès de mains de bronze tout en rondeur, la main décharnée, trouée, hallucinante qui, autant que son « Gisant » du Mémorial de Neuengamme, m'avait, à la mairie du 4^e, profondément frappée.

Ce gisant, vous en avez eu la photographie dans le dernier numéro de *Voix et Visages*. Une erreur d'impression l'a fait attribuer à Gérard Choain. Nous nous en excusons très vivement auprès de Françoise Salmon.

J. S.

L'affaire Klaus Barbie

Le 2 février dernier, une convention signée entre Paris et Bonn habilitait la justice ouest-allemande à engager des poursuites contre les criminels de guerre déjà jugés par contumace à l'étranger.

Klaus Barbie avait été condamné par deux fois en France, en 1947 et en 1954 ; mais ces jugements, faute d'un accord, n'étaient pas jusque-là pris en considération en Allemagne de l'Ouest. Après l'accord du 2 février, une instruction fut ouverte à Munich contre Barbie. C'est la clôture de cette procédure qui vient de susciter une campagne de protestation à Lyon, où le nom de Barbie demeure celui du principal responsable des forfaits commis par les Allemands dans cette région entre 1942 et 1945. Il est normal que les journaux lyonnais aient donné le plus de place à l'expression de cette émotion populaire, mais d'autres journaux, en particulier « Le Monde », s'en sont fait l'écho dans tout le pays.

Il y a dans cette affaire un élément passionnel, le plus légitime qui soit : si l'on a pu, parfois, distinguer entre la responsabilité et la culpabilité des hommes à juger, dans le cas de Klaus Barbie, à moins de récuser les témoignages les plus précis — celui d'Aubrac, par exemple — il n'y a pas à douter que Klaus Barbie ait été à la fois un chef responsable et un exécutant. L'indignation a cependant entraîné certaines affirmations qui ne me paraissent pas exactes. Ainsi, dans un communiqué, la Fédération nationale des combattants républicains déclare : « L'acquittement par la Cour de Justice de Munich du Chef de la Gestapo de Lyon... » Non. Il n'y a pas eu acquittement — donc autorité de la chose jugée — puisqu'il n'y a pas eu de jugement. Je ne connais pas le droit allemand, mais chez nous, la clôture d'un dossier pourrait tout au plus être le point de départ d'un délai de prescription, d'ailleurs fort long, et qui serait interrompu par la réouverture de la procédure.

C'est la remise en question de cette mesure de clôture que la délégation lyon-

naise envoyée à Munich auprès du procureur allemand tente d'obtenir avec quelque chance, semble-t-il, d'y réussir. Si l'on comprend mal pourquoi le procureur de Munich a besoin de témoignages nouveaux, il ne semble pas avoir exclu toute possibilité de rouvrir le dossier.

En vérité, il est permis de penser que c'est une situation de fait inextricable qui a poussé le procureur allemand à ne pas poursuivre une instruction qui ne débouchait pas sur le réel. Barbie est en fuite. Il paraît avoir séjourné à Augsbourg, où l'on a perdu sa trace il y a plus de vingt ans. On ne sait s'il a quitté l'Allemagne en 1950 ou s'il y est demeuré caché jusqu'à ce que l'accord du 2 février dernier lui ait fait prendre le large. Sur son lieu de résidence actuel, les hypothèses varient de la Bolivie au Canada, en passant par l'Egypte.

La clôture de l'instruction du 22 juin dernier témoigne, peut-on supposer, de plus de lassitude et de réalisme que de mauvais vouloir. Et il suffirait que la délégation lyonnaise obtienne l'assurance que la clôture du dossier peut n'être pas définitive pour que soient ménagées les plus légitimes susceptibilités et respectés les souvenirs les plus douloureux.

Et moi, qui pendant ces années d'occupation était non pas à Lyon mais à Paris, j'aimerais dire ceci : nous aussi, nous avons eu nos bourreaux, l'un en particulier, dont le nom a fait blémir les familles des internés de Drancy : il avait nom Danecker et recevait sans doute les troupeaux désignés pour l'abattoir qu'on lui expédiait, entre autres, de Montluc. Qu'est-il devenu, celui-là ? Après la Libération, j'ai guetté son nom sans jamais le lire ou l'entendre mentionner. Est-il mort sur le front russe avant la fin de la guerre, ou alors, par quelle maille s'est-il échappé ? J'aimerais que quelqu'un pût me le dire.

Yvonne MOTCHANE-DESVIGNES.

Un Beau Voyage

21 h 30, gare de l'Est. Jacques Henriet, notre accompagnateur, fait un dernier appel. Tout le monde est là. La S.N.C.F. a bien fait les choses, nous avons deux wagons réservés. On s'installe. Les plus agiles ont grimpé sur les couchettes supérieures ; les autres s'installent en bas ; et on laissera une petite ouverture à la fenêtre.

Nuit calme. On passe la frontière sans s'en apercevoir. Réveil avec le jour. Petit déjeuner en admirant la campagne bien nette, et les maisons posées comme des jouets sur l'herbe verte. Et voici Salzburg.

« Le car, où est le car ? » Il est là, bien sûr, et nous faisons connaissance avec Joseph, notre chauffeur autrichien, qui a le calme des vieilles troupes et ne s'émouve pas devant l'assaut donné à son véhicule.

Autoroute. On roule bien. Déjeuner à Saint-Florian. Arrivée à Vienne en fin d'après-midi. Notre guide nous a préparé une surprise : nous allons dîner au restaurant panoramique de la Donauturm. Cette tour, haute de 250 mètres, domine toute la ville, mais, si elle se voit de loin, il est assez compliqué d'y arriver. Il faut quitter l'autoroute et prendre une bretelle. Oui, mais voilà, laquelle ? Il fait nuit ; notre chauffeur n'est jamais allé par là ; de bretelle en bretelle nous tournons autour de la tour. Enfin, ça y est ! Deux ascenseurs express nous conduisent au restaurant qui, à 170 mètres de hauteur, tourne sur son axe, offrant aux dîneurs une vue exceptionnelle sur la ville et le Danube. Le soir, aux lumières, c'est féérique.

Qui dit Vienne dit Schönbrunn. C'est toujours avec émotion que l'on revoit ce vieux palais où le fantôme de l'Aiglon, rôde éternellement. Un tour au Musée des carrosses et nous revoici dans Vienne, avec ses rues élégantes, ses innombrables églises... et d'excellents cafés.

L'après-midi nous conduis à Budapest. Cette ville immense est construite sur les deux rives du Danube, ce jour-là d'un très beau vert.

Sa création remonte à plus de deux mille ans, aussi abonde-t-elle en monuments et en souvenirs historiques. La visite commence par la place des Héros, immense esplanade où de chaque côté d'une haute colonne, des arcades abritent les statues géantes des rois et des héros qui luttèrent contre les envahisseurs. Parmi les rois, Charles-Robert d'Anjou, venu de France au XIV^e siècle.

Par de larges avenues ombragées, nous gagnons Saint-Étienne, église Renaissance et basilique de Budapest. Le Parlement, imposant bâtiment de style gothique, montre de très belles sculptures. D'un côté, il donne sur le Danube, de l'autre sur une grande place ornée, à chacune de ses extrémités, d'une statue de bronze sur socle de marbre rouge : à droite Rakoczi, à gauche Kossuth.

Sur les hauteurs de Buda, l'église Saint-Mathias est protégée par le Bastion des Pêcheurs, sorte d'enceinte fortifiée qui domine le Danube et fut, en 1945, le dernier repaire des S.S. Lorsque les Turcs occupèrent le pays, selon leur habitude, ils transformèrent l'église en écurie, et les murs intérieurs gardent encore les dessins géométriques dont ils les recouvrirent. Mais les très beaux vitraux anciens sont intacts, et, sur le haut des murs, on a peint des fresques bibliques. La crypte contient de vrais trésors : ciboires d'or massif, vêtements sacerdotaux

brodés, armoiries des chevaliers de Malte qui luttèrent contre les Turcs, fauteuil de Zita, dernière impératrice d'Autriche et reine de Hongrie. Sous un globe de verre, une copie de la couronne royale. La vraie couronne, nous dit le guide, a été volée par les Allemands pendant la dernière guerre et, après bien des aventures, se trouve maintenant aux Etats-Unis.

En sortant de Saint-Mathias, il faisait très chaud. Nous avons trouvé une charmante auberge où le vin blanc était frais et où notre qualité de Françaises nous fit accueillir avec beaucoup d'enthousiasme. On distribua des tours Eiffel miniatures, et il fallut promettre de revenir pour pouvoir s'échapper.

L'après-midi nous amena dans les montagnes de Buda pour une promenade en forêt dans le train des Pionniers. Les gares sont toutes petites, le train, modèle réduit, a une locomotive à vapeur et des wagons où l'on s'assied au grand air.

Il y a du soleil, l'air est vif et léger, les arbres verdoyants ; quel agréable délassement !

Diner dans le très beau décor de la Citadelle, au son des musiques tziganes, Le lendemain nous visitons l'exposition mondiale de la Chasse. On passe des antilopes du Kenya aux ours du Grand-Nord, de l'aigle royal aux flamants roses, des tigres aux loups, des renards aux hermines.

Mais il faut repartir pour le lac Balaton, le plus grand d'Europe. Du douzième étage de l'hôtel Aurora où nous nous installons le soir, on voit des voiliers courir sous le vent. Des baigneurs, des pêcheurs profitent de la douceur de l'eau et de son abondance en poissons. Excellents poissons que nous avons appréciés dans une des auberges en chapelet autour du lac, arrosés du vin des collines environnantes.

Adieu à la Hongrie. Nous entrons en Yougoslavie. Sur les premiers kilomètres, la campagne yougoslave nous paraît assez austère. Peu de circulation, à part de lourds chariots traînés par des bœufs — et je pense immédiatement au vieux roi Pierre I^r, réduit à ce seul équipage pendant sa lutte héroïque, en 1916 — des femmes portant des fagots, un fiche noir au ras des sourcils, des champs de maïs, de choux, de pommes de terre, des troupeaux d'oies, de porcs.

Mais, en approchant de Zagreb, l'activité augmente, et la capitale de la Croatie est très sympathique. Elle est divisée en trois parties, ville moderne, ville moyenne et vieille ville. Chacune a son caractère particulier : le musée de la Révolution est une rotonde moderne, l'église Saint-Marc est surmontée d'un toit de tuiles rondes où se dessinent en couleurs vives les armes de la ville et de la province. Un vieux guide, ancien combattant de 14-18, nous fait visiter la cathédrale, tant de fois détruite et reconstruite depuis le Moyen Age.

Sur la place, devant la cathédrale, se tient le marché principal de Zagreb. Quelle aubaine pour des touristes ! Sous de grands parasols multicolores, les éventaires tentent les visiteurs : objets en bois sculptés, blouses brodées, napperons, tapis faits à la main, et aussi des fleurs, des fruits, des monceaux de tomates, d'oignons, de poivrons.

L'équipe se retrouve quand même presque à l'heure auprès du car et, après le déjeuner, nous prenons la direction de Plivitce. Le paysage est totalement dif-

férent de celui que nous avons vu en arrivant en Yougoslavie. La route, avec de nombreux ouvrages d'art, escalade des collines boisées, longe des torrents à truites, plonge dans des gorges. L'arrivée à Plivitce est un enchantement, et notre hôtel, au milieu des bois, nous ravit. On y est accueilli par un ours géant — empaillé bien sûr. Des peaux de ce même animal jonchent les planchers. Cloisons et plafonds sont de beau bois brillant. La forêt est là, toute proche ; il y a encore des ours, nous dit-on...

Le parc national de Plivitce est sans conteste un des plus beaux d'Europe. Dans un site de montagnes couvertes d'arbres d'essences variées, seize lacs aux eaux limpides s'étagent en terrasses réunies par des cascades légères ou des chutes torrentielles. On marche pendant des heures, dans un décor sans cesse renouvelé, on franchit des ruisseaux, on longe une mare, on surprend des truites dans l'écluse d'une rivière... et l'on a bien du mal à se souvenir que l'autocar nous attend.

Autre spectacle extraordinaire, les grottes de Postojna, non loin de Ljubljana : vingt-trois kilomètres de galeries que l'on parcourt à bord d'un petit train, puis à pied. Stalagmites monstrueuses, stalactites déchiquetées, formes calcaires enchevêtrées, que l'éclairage électrique rend plus angoissantes encore. C'est impressionnant, et beaucoup ressentent dans ce décor de fin du monde une impression de malaise que les horribles larves baptisées « poissons humains » ne font qu'accentuer.

Que le ciel est bleu en ressortant ! Et que le lac de Bled nous semble clair et accueillant ce soir-là, tout comme le lendemain, lorsque, dans de légères barques conduites par des rameurs style gondolier, nous partons visiter la chapelle bâtie au sommet de la petite île, au milieu du lac ! Bled possède également un château datant de l'an mille, qui a été entièrement restauré tout en conservant son caractère médiéval. Il abrite un musée qui renferme des objets très anciens, des armes et des meubles du Moyen Age.

Mais un voyage d'agrément, pour des déportées, ne fait pas oublier ceux et celles qui, de ces lieux aujourd'hui accueillants et aimables, n'ont connu que les terres hostiles, les souterrains glacés, les commandos meurtriers.

C'est toujours avec la même émotion profonde que nous avons revu Mauthausen, ses chambres de mort, ses crématoires et tous ses monuments du souvenir, avant de descendre en silence les marches de la carrière que les déportés avaient tant de peine à gravir. Et c'est aussi la gorge serrée, que, dans la brume du soir, nous nous sommes regroupées autour du monument du col de Ljubelj-Pass, seul souvenir d'un commando de Mauthausen.

Le retour à Paris fut sans histoire, mais l'on restera encore de longues minutes à la gare de l'Est pour remercier notre accompagnateur Jacques Henriet de son dévouement, de son calme imperturbable et de sa gentillesse, en le chargeant de remercier l'agence de voyages Kuoni qui avait tenu à offrir les couronnes que nous avons déposées au pied des monuments et qui nous offrit, lors de la dernière halte, à Bad Gastein, un repas gastronomique très apprécié.

Et tout le monde s'inscrivit pour le prochain voyage.

Eliane GUIZ-DARDAINE.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 11 Mars 1972, après-midi

AU MUSÉE SOCIAL, 5, RUE LAS CASES, PARIS-7^e (Métro : Solférino)

SAMEDI 11 MARS 1972

A 15 heures : réunion de l'Assemblée générale au Musée social, 5, rue Las Cases.

A 18 h 30 : cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15 angle Champs-Elysées - avenue de Friedland. L'Association des Résistants de 1940 se joindra à l'A.D.I.R. pour cette cérémonie.

Etant donné la rencontre du dimanche que nous vous annonçons plus loin, il n'y aura pas de dîner, mais, après la cérémonie à l'Arc de Triomphe, un vin de l'amitié réunira toutes les présentes à 19 heures, au restaurant du Musée de l'Homme « Le Totem », place du Trocadéro. Participation de chacune : 15 F.

ELECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année, sont : Mmes Anthionoz, Caubrière, Charpentier, L'Herminier, Souchère, Vernay.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1972. Montant minimum : 5 F. (C.C.P. A.D.I.R. 5266-06-Paris.)

Nous leur rappelons que, en dehors des versements faits directement au siège de l'association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

Le mandat pour le paiement des cotisations vous est adressé sous pli séparé ainsi que le bulletin de vote, dès le début de l'année 1972. Les camarades qui auraient réglé leur cotisation antérieurement sont priées de nous excuser de l'envoi du mandat.

DIMANCHE 12 MARS 1972

Nous vous informons que le conseil d'administration a décidé de supprimer la rencontre interrégionale en 1972 et de la remplacer par une journée de rencontre à Paris. En voici le programme :

— Visite du Musée de l'Ordre de la Libération. Accueilli par des Compagnons de l'Ordre de la Libération (voir l'article de Gabrielle Ferrières en p. 1);

— Déjeuner au restaurant de l'Unesco. Prix : 45 F tout compris.

Si vous désirez y participer, inscrivez-vous le plus tôt possible à l'A.D.I.R. Comme pour les rencontres interrégionales, seules celles qui se seront inscrites recevront le programme détaillé et le questionnaire pour la réservation d'une chambre d'hôtel et de leur place au déjeuner.

En vous inscrivant, dites-nous aussi s'il y aura lieu de vous retenir une chambre afin que nous puissions prendre des options dans différents hôtels.

A l'Unesco

(Suite de la page 5)

général tous les documents soumis à des conférences, ainsi que les comptes rendus de débats. Ce travail suppose une connaissance approfondie de cette documentation, mais aussi la préparation de catalogues, tables et index, travail complexe mais combien intéressant !

— Qu'est-ce que ce travail t'a apporté, à toi personnellement ?

— Eh bien, d'abord, quiconque a travaillé pendant vingt-cinq ans à une tâche ne peut que s'être enrichi moralement et intellectuellement. Pour moi qui, pendant cette période, ai suivi le développement extraordinaire des relations culturelles internationales et la construction de ce que seront demain ces relations, cet enrichissement a été considérable.

Denise Mc ADAM CLARK.

RECHERCHES

Le Comité d'Histoire de la Deuxième guerre mondiale nous prie d'insérer la demande que lui a adressée un procureur allemand, relative à l'ancien sergent S.S. actuellement employé dans l'administration G.A. Lehmann.

Lehmann était, depuis le 1^{er} octobre 1944, commandant du camp de femmes Belzig-Treuenbrietzen. Pendant qu'il occupait cette fonction il aurait assassiné une quarantaine de détenues ou aurait participé aux assassinats. Lors de l'évacuation du camp, il aurait tué une Française d'une balle dans la tête.

Ce camp était une annexe du camp de

Sachsenhausen. Il fut installé sur l'emplacement d'une fabrique de munitions et avait un effectif d'environ 800 femmes étrangères, parmi lesquelles se trouvaient aussi des Françaises.

Le procureur Dichmann désirerait trouver les noms et les adresses des anciennes détenues du camp ou des preuves appropriées.

Nous serions reconnaissantes à nos camarades qui auraient été détenues dans ce camp de nous communiquer les renseignements qui pourraient aider ce procureur allemand dans ses recherches.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Rectificatif au précédent bulletin : il faut lire : Bernard, petit-fils de notre camarade Mme Kellerer, et non son fils.

Christine, petite-fille de notre camarade Mme Irène Besnard. Orléans, 17 octobre 1971.

MARIAGES

Wilfrid, arrière petit-fils et petit-fils de nos camarades Mme Madeleine Billard et Mme Prellier. Vendôme, novembre 1971.

Gabriel Chabannes, fils de notre camarade Mme Marc Labourier, a épousé Christiane Granger. Vichy, 11 décembre 1971.

Serge Hebert, fils de notre camarade Mme Hebert, a épousé Brigitte Hévin. Les Ricordières, 4 décembre 1971.

Ghislaine Mallet, fille de notre camarade Mme Lucienne Mallet, a épousé Daniel Morin. Olivet, 19 juin 1971.

DECES

Notre camarade Mlle Ballu a perdu sa mère. Nantes, mai 1971.

Notre camarade Mme Berry est décédée. Meyzieu, 29 octobre 1971.

Notre camarade Mme Berthousot a perdu son mari. Sion, novembre 1971.

Notre camarade Mme Laurent-Dewailly a perdu son mari. Paris, novembre 1971.

Notre camarade Mme Mene est décédée. Toulouse, 20 octobre 1971.

Notre camarade Mme Roubenne-Aymar a perdu sa petite-fille, fille de Sylvie née à Ravensbrück. Fourqueux, octobre 1971.

Notre camarade Mlle Jeanne Sivadon a perdu son frère le Dr André Sivadon. Paris, novembre 1971.

Mme Noufflard, membre de la Société des Amis de l'A.D.I.R., est décédée. Paris, novembre 1971.

SECRÉTARIAT SOCIAL

Le ministère des Anciens Combattants nous communique une décision très importante prise à la séance de l'Assemblée nationale du 17 novembre 1971 :

« Toutes les veuves pensionnées au titre du Code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre bénéficient de la Sécurité sociale dans les conditions spéciales aux victimes de guerre. »

Le Gérant-Responsable : G. ANTHONIOZ.

Bernard Neyrolles - Imprimerie Lescaret - Paris